

voulu par le compositeur pour rendre plus sensible l'horreur de l'abîme au fond duquel l'âme des siècles de foi clame vers le Seigneur. A noter le douloureux cri : *Miserere...* *Ayez pitié!* qui sonne dans chaque partie à des intervalles irréguliers comme si cette âme, ou plutôt ces âmes se trouvaient isolées dans une solitude formée de mille douleurs égoïstes. Et le cri de souffrance revient, comme une lugubre antistrophe, après chaque verset, plaintif ainsi que le gémissement d'un animal blessé dans la nuit. Il n'y a guère que l'*O vos omnes qui transitis* du maître espagnol Vittoria, qui donne une impression aussi dramatique de la défaillance humaine, si faible devant la puissance du Créateur.

Le sentiment de l'*Ave Christe immolate* est plus vague : et cependant le contrepoint par imitation et l'écriture des voix indiquent pour l'époque une sûreté de main tout à fait remarquable. L'*Ave Maria* d'une délicate inspiration trouve des accents de sincérité et une justesse d'expression que n'atténue pas la froideur scholastique de quelques périodes. Le chef-d'œuvre de Josquin est peut-être l'*Ave Verum corpus*, si admiré de Glaréan et dont le début, écrit pour soprano et alto est d'une exquise pureté d'inspiration. Le contrepoint par imitation, quoique très libre, se développe aux deux voix avec une sécurité et une douceur étonnantes. L'entrée des barytons, mêlant leurs accents plus fermes à la fraîcheur gracile des voix d'enfants donne une ampleur extraordinaire à la mélodie et l'on comprend aisément que sous les voûtes des basiliques, cette prière modulée se déroulant en volutes harmonique, devaient pénétrer d'admiration les foules agenouillées que grisait le parfum de l'encens estompant les verrières de ses nuages bleutés.

Ceci ne laisse qu'une bien faible idée du style de Josquin de Près. Il faudrait pour le juger entendre ces quatre morceaux qui résument d'une façon assez complète le génie musical de l'artiste, le plus grand peut-être de ce xvi^e siècle dont l'aurore gracieuse se levait, encore embrumée par le restant de la barbarie des âges qui précédèrent, brumes légères, nuées fugitives que l'ardent soleil de la Renaissance ne devait pas tarder à dissiper.

(*A suivre*).

F. DE MÉNIL.



L'ART ET LA SOCIÉTÉ MODERNE

A M. Albert Diot.

Quelle sera la société future ? Nous laisserons les sociologues et les politiciens disputer à ce sujet. Pourtant, sans entrer dans leur aride domaine, on peut entrevoir que la pauvre Humanité, tant de fois déguisée par les hommes incapables de vivre simples et bons, devra choisir encore entre deux nouveaux masques aussi disgracieux l'un que l'autre : masque mafflu de la ploutocratie, masque rageur du collectivisme.

Triomphe du capital par l'industrialisme à outrance — avènement du Démon vainqueur de par le nombre et l'envie — succès des égoïsmes d'en haut ou des appétits d'en bas, tel semble devoir être le dilemme social, — si quelque *Deus ex machina* ne surgit point.

Quelle pourrait bien être la place de l'Art dans l'affirmation de l'une ou de l'autre de ces formules ? L'Art ne risquerait-il point d'y périr, ou tout au moins d'y subir une longue éclipse — jusqu'à l'âge d'or où les hommes connaîtront qu'avec de l'intelli-

gence et de la bonté, l'on peut vivre heureux et profiter sans grande peine des biens de ce monde ?

Ploutos. — L'Art veut du repos, du loisir, du goût. L'homme d'affaires, industriel, spéculateur, financier, n'a guère de repos ni de loisir et peu de goût *spontané*. On citera, j'en conviens, tels remueurs de millions, fleurissant le matérialisme de leur vie d'une note d'Art, cultivée souvent avec plus de splendeur que de délicatesse. Exceptions ! Exceptions dûes, moins peut-être à un concept vraiment raffiné qu'au désir violent, marqué en tous points par la noblesse de « fafiots » — hodie regnante — d'imiter l'insolente et élégante aristocratie de parchemins, celle d'autrefois, d'un goût si sûr et si délicat.

L'exemple du Nord-Amérique est probant. On y achète des tableaux, on y paie splendidement des virtuoses, mais, malgré leur nombre et leur intelligence, les Transatlantiques n'ont point encore apporté de contribution notoire à la musique et à la peinture. Or, nous sommes atteints de yankisme, et, pour peu que cela continue, nous serons Yankees avec la frénésie de copistes affairés de lucre. L'argent, son besoin, son désir se substituent de plus en plus aux idéals qu'il a d'abord souillés par mélange. L'argent avant l'amour, l'argent avant le beau, avant la conscience du travail... et l'Art est comme une fille sans dot, magnifiquement belle, qu'on n'épouse pas par intérêt — à moins qu'on ne la prostitue au commerce, pour en tirer profit.

C'est ce qui serait à craindre dans une société selon la formule exclusivement capitaliste : l'Art devenant une branche d'industrie. La tendance en est bien visible, malgré les très nobles et très purs efforts de nos vrais maîtres. L'Art pour la vente, uniquement. Le germe de notre race, ainsi dégradé, pourrait bien ne pas survivre.

Je parlais, il n'y a qu'un instant, du Yankisme artistique, consistant à couvrir de dollars des toiles anciennes, ou des modernes pourvues de signatures — j'allais écrire de *firmes* — cotées, comme à payer fabuleusement une Patti. Au cours de mes nombreux voyages, j'eus l'occasion de *subir* quelques-unes de ces auditions d'étoiles, où les moindres places coûtent des prix stupidement fous, parce que s'y montrer est indispensable à la conservation de son rang en la ville. Rien n'est plus triste, exactement. L'astre de première grandeur ne scintille pas au centre d'une constellation. Les protagonistes sont piteux, les chœurs insuffisants, l'orchestre est lamentable. Cadre minable en prétintaille. L'artiste sort de scène muni d'un chèque opulent, soit, mais avec la conscience de n'avoir pas été lui. Il me semble, maintenant, entendre Tamagno dans Lucia, à B... Une chose lamentable, creuse, à déguster pour toujours d'un tel théâtre, sensationnel là-bas. En musique, le mercantilisme triomphant nous apporterait cela, et pire. Des gens spéculeraient sur leur gosier. Les auteurs (lorsqu'on aurait abandonné le vieux fonds, ce qui arriverait fatalement) écriraient des opéras à gargarismes pour « l'étoile » et à grand spectacle avec beaucoup de lumière, beaucoup de clinquant, beaucoup de danseuses, beaucoup de femmes. — Mais pas plus de méthode que de symphonie.

DÉMOS. — Dans une société collectiviste, le mal, pour avoir une autre forme, serait tout aussi grand, si l'on ne réussissait pas à faire une place à l'Esthétique dans l'enseignement. Le peuple n'est plus artiste. L'homme du peuple possède à l'état brut, le sentiment du beau, mais faute de culture, ce sentiment périt. Si le riche a le goût faussé par la mode, le pauvre a le goût détruit par l'ignorance et la grossièreté. Ce qui tient lieu d'Art aux masses, c'est — à la honte de nos gouvernants — le roman-feuilleton des journaux pas du tout littéraires, l'image violente ou bête des illustrés à un sou, les chansons poisseuses ou bassement réalistes de la rue ou du beuglant, les saletés de caserne ou d'atelier — et c'est pâture suffisante pour l'esprit populaire. En dépit de ses admirateurs, la foule a les plus basses tendances morales. Son âme est un dia-

mant entouré d'une si épaisse gangue qu'il faudra beaucoup de temps et beaucoup de bonne volonté chez des éducateurs bien dirigés pour la dégager et pour faire de l'Occidental qui vivra dans deux ou trois générations, l'égal d'un pasteur de l'Hellade au temps des rhapsodes fils d'Ollén et d'Homère, et des Kitharèdes blondes, interprètes gracieuses du Beau selon les dieux, semeuses d'harmonie au vent qui portait des rythmes au plus lointain de cette terre dont l'évocation nous enchante et nous rend honteux de nous-mêmes, nous qui, bourrés de calcul et d'aperçus de sciences, préférons la ferraille au marbre pour orner nos villes et bâtir nos maisons.

*
* *

L'Art est à une nation ce que l'éducation est à un homme. C'est le raffinement en même temps que l'expression de son cerveau, de son génie, de ses traditions, de ses tendances. Et, dans le conflit social, susceptible d'être résolu par la domination de deux castes aussi mal douées l'une que l'autre au point de vue de la compréhension artistique, l'Art court le risque de n'être plus qu'un accessoire, un agrément, un ornement, un métier, quelque chose de banal, d'avili, un génie sans aile, disgracieux comme les oiseaux de haut vol qui, posés à terre, ne savent point marcher, parce qu'ils ont coutume de planer, s'y traînent lourdement, et meurent.

Pour empêcher le plus possible cette faillite de l'ART dont la vision se dégage trop de la conception des sociétés utilitaires, il conviendrait de faire, dès maintenant, une large part à l'esthétique dans l'enseignement. La communion des intérêts mérite d'être compensée par l'élévation des intelligences vers le beau intrinsèque. Des auditions, pour la musique et la littérature. — beaucoup d'auditions des Maîtres. Des visites aux Musées ; la diffusion par le dessin des chefs-d'œuvre de la peinture et de la statuaire, telles devraient être les grandes lignes de ces cours de « formation du goût ». On a bien introduit, dans les lycées, la gymnastique inconnue de nos pères. Il en résulta la vulgarisation du sport, qui est une excellente chose. Pourquoi l'Esthétique n'obtiendrait-elle pas une place équivalente, dût-on supprimer à son profit certaines parties fort inutiles du fatras dont on encombre actuellement les jeunes mémoires ?

Et surtout, alors, pas d'appréciations de pédants et de pions pour définir et classer ce qui aurait été entendu ou vu. Pas de ces livres genre « Cours de littérature » où l'on inculque aux enfants l'opinion toute faite de cuistres molestant à pleines pages le génie, au nom d'une lexicologie qu'ils appliquent mal. Laisser aux élèves l'intégrité de leurs impressions, d'abord frustes et ignorantes, successivement plus affinées, pour permettre aux jugements de se former spontanément et avec une variété due à la diversité des tempéraments, variété d'où résultera plus tard pour une généralité, comme actuellement pour une élite, cette uniformité du goût qui est le meilleur garant de la discussion ou de l'étude, grâce auxquelles on échappe à la monotonie.

Il conviendrait peut être de songer à ce que, sur le flot montant du matérialisme pratique, surnage cette chose d'émanation surhumaine à laquelle les peuples barbares et primitifs ont donné un peu de leur temps dès que la faim et le péril leur laissaient du répit : à l'Art, dérivatif des appétits au profit des intelligences, au Beau, compensation indispensable de l'Utile, aux harmonies, aux effigies qui détournent — au moins pour quelques instants — la pensée du lucre, élèvent le cœur et rendent l'homme plus sociable, meilleur, en un mot — plus humain.

Jean MARCEL.

Issongo, mars 1904.
